

Notes sur les imaginaires racistes du corps*

David Le Breton

Le racisme procède d'une fantasmagorie du corps. La « race » est un clone gigantesque qui fait de chacun des membres qui sont censés la composer un écho inlassablement répété de l'un à l'autre. Le racisme est une récusation absolue du sujet. L'histoire, la culture, la singularité sont neutralisées, gommées, au profit du fantasme de corps collectif subsumé sous le nom de race, enfermé dans une hérédité que rien ne neutralise et qui absorbe tout homme. « *Chacun de nous venant au monde apporte sa mentalité à lui qui est la synthèse d'un nombre infini de mentalités ancestrales. Ce qui pense et agit en lui, c'est l'innombrable légion des aïeux couchés sous terre, c'est tout ce qui a senti, pensé, voulu dans la ligne infinie, bifurquée à chaque génération, qui rattache l'individu, au travers de millions d'années et par des milliards d'ancêtres, aux premiers grumeaux de matière vivante qui se sont reproduits. À cette puissance infinie des ancêtres, l'homme ne peut se soustraire. Il ne peut changer les traits de son visage, il ne peut davantage effacer de son âme les tendances qui le font penser, agir comme les ancêtres ont agi et pensé* », écrit Georges Vacher de Lapouge, l'un des théoriciens du racisme. D'où sa récusation farouche de la naturalisation qui ne saurait, par une simple opération administrative, modifier une hérédité raciale inscrite au plus profond de la chair : « *C'est un non sens biologique [...] On peut donner à un étranger les droits d'un Français ; s'il a l'esprit fait d'une certaine façon il pourra en user comme un national, mais on n'en fera jamais un Français. Il faudra au moins le sang de deux femmes de notre nation pour que son petit-fils soit dans la famille autre chose qu'un membre adoptif et, de longues générations durant, ses descendants même issus de Françaises seront des Français douteux ou incomplets.* »¹

Le corps fantasmagorie de la race embrasse tous ses membres en les rendant interchangeable, indifférents : « *L'individu est écrasé par sa race, et n'est rien. La race, la nation sont tout* »² et l'assimilation biologique de l'individu à son groupe d'appartenance



* Pour des raisons d'espace ce texte reprend simplement l'amorce d'une réflexion en cours, bien plus large, sur le statut du corps dans les idéologies racistes. Pour une analyse plus systématique à propos notamment de la perception du visage de l'Autre dans le racisme ou des idéologies proches (notamment la physiognomonie), et sachant d'ailleurs que la question du visage est symboliquement souveraine dans la perception de l'Autre, nous renvoyons à David Le Breton, *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 1992, p. 53-103.

1 – Georges Vacher de Lapouge, *L'Aryen, son rôle social*, Paris, 1899, p. 350-351 et 368. La même logique atteint son point ultime avec Hitler pour qui « *un homme peut très facilement changer de langue...* », comme il l'écrit dans *Mein Kampf* : « *seulement il exprimera alors dans sa nouvelle langue ses anciennes idées ; sa nature intime ne sera pas modifiée. C'est ce que prouve le Juif, qui peut parler mille langues différentes et n'est pourtant toujours qu'un Juif. Son caractère ethnique restera toujours le même, qu'il ait, il y a deux mille ans, parlé latin à Ostie en faisant le commerce des grains ou que, spéculateur sur les farines de nos jours, il parle l'allemand des youpins. C'est toujours le même Juif.* » (Nouvelles Éditions Latines, p. 312)

2 – Georges Vacher de Lapouge, *op. cit.*, p. 511.

n'est pas pour le raciste une décision morale, mais un fait scientifique, et il arbore la panoplie inépuisable de ses mesures du corps humain, de la craniométrie à l'angle facial ou de l'indice céphalique au poids du cerveau. Le racisme est par nécessité une idéologie sans sujet, une race est sans exception. Il affirme la fatalité biologique de différences physiques réelles ou imaginaires pour justifier de l'inégalité morale des hommes selon leur appartenance, il est une passion absolue du corps dont il tire toutes ses argumentations par sa mensuration, son apparence, ses gènes, etc. On n'échappe pas à son corps, ou à la biologie, donc on n'échappe pas à sa « race ». Même les décisions politiques sont invalidées, se heurtant au mur de la biologie. Pour Hunt, fondateur et président de l'Anthropological Society of London, centrée essentiellement sur la recherche craniologique et anthropométrique, l'inégalité des races étant fondée en nature il était aussi difficile à un Aborigène australien de rallier la civilisation que « *pour un singe de comprendre un problème dans Euclide* »³. Gustave Le Bon reprend la même litanie raciste : « *On fait aisément un bachelier ou un avocat d'un nègre ou d'un Japonais ; mais on ne lui donne qu'un simple vernis tout à fait superficiel, sans action sur sa constitution mentale [...] Ce nègre ou ce Japonais accumulera tous les diplômes possibles sans arriver jamais au niveau d'un Européen ordinaire.* »⁴

Tout racisme hiérarchise et affirme des inégalités biologiques trouvant leur imputation dans des inégalités de cultures ou même d'humanité. La procédure de discrimination repose sur un exercice paresseux de classification : elle ne s'attache qu'à des traits aisément identifiables (à ses yeux bien entendu) et impose une version stéréotypée du corps largement imaginaire. La différence se mue en stigmat. Le corps étranger devient le corps étrange. La présence de l'Autre se réduit à celle des indices morphologiques qui le désignent racialement. Il est son corps, l'anatomie est son destin car elle enferme simultanément du fait de sa conformation une morale particulière, une beauté ou une intelligence qui sont directement fonction d'indices savamment mesurés. Le corps n'est plus cet objet façonné par l'histoire personnelle de l'individu au sein d'une société et d'une culture, mais un inéluctable fait racial commandé par les lois d'airain de la biologie. Les conditions d'existence de l'homme sont les produits inaltérables de son corps. La manière de vivre est le simple déploiement moral d'une prescription anatomique. Les différences physiques entre les groupes renvoient à des différences intellectuelles et morales, elles se muent en principe d'explication de l'inégalité sociale et culturelle ou en justification de la haine raciale. N'habitant pas les mêmes corps, les hommes ne peuvent habiter le même monde et prétendre à son égard aux mêmes prérogatives. Cartésien en dissidence, ce n'est plus à l'esprit que le raciste accorde ses lettres de noblesse, mais au corps. « *Montre moi*

3 – D. J. Cunningham, « Anthropology in the eighteenth century », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, volume 38, 1908, p. 12.

4 – Gustave Le Bon, *Les Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, Paris, Alcan, 1902, p. 33.



« J'ai devant moi un des porteurs [...]. Quelle belle bête pleine de sang et bien racée. Le poids de la caisse n'a aucune importance pour lui. Il marche à son allure vive, élégante, un peu dansante, très légère et donnant un peu l'impression de l'envol. Pourquoi les humanistes de France ne veulent-ils pas admettre que la tête du Noir est faite pour porter des caisses et celle du Blanc pour penser ».

Ernest Psichari,
Carnets de route, 1907

ton corps, je te dirai qui tu es » est son *cogito*, car, selon lui, nul n'échappe, aux conséquences morales de ses attributs physiques. Tout se passe comme si le sentiment de l'infériorité de l'Autre ou la haine raciale à son égard ne pouvait se satisfaire de la seule dimension morale et qu'elle devait chercher une légitimité dans sa chair, son apparence ou ses traits sensoriels, pour le disqualifier enfin tout entier. Le sens commun raciste ressasse en permanence des différences physiques tangibles comme la forme du nez, du menton, du visage, des cheveux, du crâne, l'odeur, la couleur ou la texture de la peau, etc. ; il parle couramment de « *faciès* », et établit avec ces ingrédients une hiérarchie des hommes et des « *racés* » en se posant, lui, comme une perfection physique et morale. Ce triomphe du préjugé définit ensuite autour du degré d'éloignement du modèle idéal une subtile hiérarchie s'énonçant en terme de manque-à-être. Le raciste est l'étalon de mesure, il incarne ce bel accomplissement de l'humanité qui le rehausse à ses propres yeux. Tous les attributs physiques différent et se retrouvent en négatif chez l'Autre.

Cartes postales :

Le Châtiment du rebelle,
Côte d'Ivoire,
début du XX^{ème} siècle, anonyme
*Le Chef de Bataillon, commandant
la colonne
de répression des Abeys*,
Colonie française, Côte d'Ivoire



Illustration de couverture
de l'ouvrage de Paul Schebesta,
Les Pygmées, Paris,
Gallimard, 1940

« Les disproportions du corps surprennent l'observateur par leur étrangeté. La tête, grosse, repose sur un cou bas ; le tronc, long et musculeux, s'élargit avec vigueur aux épaules ; les jambes sont courtes et fluettes. Les bras, longs et maigres, se terminent par des mains étonnamment délicates qui, avec les yeux, sont ce qu'il y a de plus beau chez les Pygmées. Les pieds, par contre, sont grossiers ; ils s'élargissent démesurément aux orteils, dont le gros, souvent, s'écarte des autres exagérément en avant. [...] Peut-être plus remarquable encore que les proportions du corps est la physionomie de ces hommes ; les Pygmées, sans exception, sont laids. »

Description du « type Pygmée standard », par Paul Schebesta, *Les Pygmées*, Paris, Gallimard, collection « L'espèce humaine », 1940, p. 16-17.

Un exemple, parmi bien d'autres, dans l'ouvrage de Léon Figuiet sur *Les Races humaines* (1880), qui répète simplement les lieux communs, notamment anthropométriques, de son époque. Figuiet parle des Noirs (de manière générale) : leur peau diffère par sa couleur, sa texture « encroûtée sous l'épiderme d'un réseau noir qui lui donne sa couleur. Le réseau muqueux enveloppe les houppes nerveuses qui viennent s'y épanouir, ce qui émousse la sensibilité. Tandis que l'Européen avec sa peau fine et vulnérable éprouverait des tourments horribles sous le fouet, le Nègre, déchiré par des lanières de cuir, et dont les plaies saignantes sont quelquefois frottées par excès de barbarie, avec du poivre ou du vinaigre, supporte avec indifférence ce traitement cruel. On voit des Noirs qui, après ce supplice, courent à la danse comme si de rien n'était » ; les lèvres, le front diffèrent, les dents sont en saillie, les muscles masticateurs sont plus développés, l'« occiput plus plat que chez le Blanc, et le trou occipital plus reculé en arrière », des « hanches moins saillantes », souvent « six vertèbres au lieu de cinq »,

le tronc est moins large, les bras plus longs ; « *les os du crâne et ceux du tronc sont plus épais et plus durs que dans les autres races* » ; la cavité osseuse du bassin plus étroite, mais plus large vers le sacrum, les cuisses plus « *aplaties* » ; ils ont les « *pieds-plats* » ; un réseau muqueux noir garanti leur peau « *poreuse* » de l'action du soleil ; ils dégagent une « *odeur nauséabonde* », leurs cheveux sont « *plats* » alors que ceux des Européens sont « *cylindriques* », ils sont courts et crépus « *comme la laine du mouton* », alors que la chevelure des Européens est abondante et longue, leur barbe est « *faible* » ; leur iris « *est si foncé qu'il se confond presque avec le noir de la pupille* » ; leur angle facial révèle une piètre intelligence, de même si celle-ci se mesure à l'aune des « *contours et anfractuosités de la masse encéphalique* » ces derniers sont si nombreux chez les Européens qu'ils peuvent à peine se mesurer tandis que chez les Nègres les circonvolutions sont moindres de moitié, sous le rapport du nombre et de la profondeur ; son cerveau est d'ailleurs plus petit, surtout au niveau des lobes cérébraux ⁵. Bory de Saint-Vincent signale même que le pou du Noir est différent du pou du Blanc ⁶. Velpeau, parlant en tant qu'anatomiste et chirurgien, énonce docement que « *la chair du Noir n'est pas celle du Blanc, sa chair est "autre"* ». Pour Abel Hovelacque « *certaines anomalies musculaires rappellent un état inférieur apparaissant plus fréquemment chez les Nègres que chez les Européens [...] La couleur des muscles est un peu jaunâtre ou brunâtre [...] Le cerveau est plus foncé que le nôtre. Il est étroit, allongé, se termine en avant par une pointe arrondie ; les lobes antérieurs semblent raccourcis ; le cervelet est assez volumineux. Le poids de l'encéphale est inférieur à ce qu'il est chez l'Européen [...] La capacité pulmonaire est relativement réduite.* » ⁷ Elisée Reclus, en les reprenant à son compte, résume quelques différences majeures entre les Européens et les Africains : « *D'après les physiologistes, le sang des Noirs serait plus épais, moins rouge que celui des Blancs ; il se coagule plus vite et bat plus lentement.* » Plus anecdotique sans doute, mais non moins révélateur d'un regard qui ne sait voir l'Autre qu'en termes de déficience, Albert Memmi parle d'un psychiatre qui lui explique un jour avec sérieux que « *les colonisés mangeaient mal et marchaient mal, ce qui ne serait rien, mais aussi qu'ils respiraient mal* » ⁸.

La série pourrait se poursuivre à l'infini. Mais pour conclure, et illustrer la force de cet imaginaire raciste, son aspect diffus et prégnant, nous prendrons un ouvrage célèbre de Pierre Loti. *Le Roman d'un spahi* (1881) décrit une relation amoureuse entre un soldat français envoyé au Sénégal et une jeune femme Wolof ⁹. Léon Fanoudh-Siefer note que le mot « *noir* » est employé cent trente fois, le terme « *nègre* » quarante six fois, celui de « *nègresse* » vingt-trois fois et l'épithète « *noir* » cent cinq fois ¹⁰. Ces termes reviennent de manière lancinante sans que la nécessité du récit le commande, mais plutôt par une obsession du regard qui n'arrive pas

5 – Léon Figuier, *Les Races humaines*, Paris, 4^{ème} éd., 1880, p. 550 sq.

6 – Cf. Paule Brasseur, « Le mot "nègre" dans les dictionnaires encyclopédiques français du XIX^{ème} siècle », *Cultures et Développement*, n° 8, 1976, p. 584-585.

7 – Abel Hovelacque, *Les Nègres de l'Afrique sub-équatoriale*, Paris, 1889, p. 243, 247-248.

8 – Albert Memmi, *Le Racisme. Description, définitions, traitement* [1982], Paris, Gallimard, 1994, p. 68.

9 – Sur l'importance de cet ouvrage, Léon Fanoudh-Siefer écrit que « *le mythe de l'Afrique noire a pris naissance avec Le roman d'un spahi. Ce mythe a persisté pendant plus d'un demi-siècle, bercant par ses clichés et ses schémas près de quatre générations d'Européens qui y trouvaient un incontestable confort intellectuel.* »

Léon Fanoudh-Siefer, *Le Mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française (de 1800 à la Deuxième Guerre mondiale)*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 187.

10 – *Ibidem*, p. 79-80.



11 – Pierre Loti, *Le Roman d'un Spahi*, Paris, Calmann-Lévy, 1981. Les diverses citations utilisées sont extraites des pages suivantes : 3, 51, 102, 108, 117, 125, 231, 248, 263, 308-309, 321 et 336.

à s'accoutumer et à voir autre chose. Ainsi jusqu'au terme du récit, quand il décrit Fatou, la jeune Wolof, il se sent obligé de préciser qu'elle est noire. Sous la plume de Loti ce mot traduit une sorte de fatalité, un vestige contemporain de la malédiction de Cham touchant non seulement l'homme mais aussi la nature africaine. Un exemple saisissant : alors qu'il évoque « *un printemps nègre* », il décrit l'agacement de son personnage face à ces changements, « *car chez ces hommes le sang qui bouillonnait était noir : chez les plantes la sève qui montait était empoisonnée* ».

Dans ce même roman, Pierre Loti sacrifie au thème raciste de l'animalisation de l'autre, et suggère à maintes reprises la proximité du singe et de l'Africain. Les métaphores s'empressent sous sa plume, dès les premières pages. Les piroguiers sont présentés comme de « *grands hercules maigres, admirables de formes et de force, avec des faces de gorilles* »¹¹. Pas de visages pour ces hommes, sans doute trop proches de la nature. Au début de son séjour à Dakar, Jean Peyral, le spahi, embrasse la population noire dans « *un même regard de dégoût [...] à ses yeux tous se ressemblaient ; c'était toujours pour lui le même masque simiesque, et sous ce poli d'ébène huilé il n'eut pas su reconnaître un individu d'un autre* ». La jeune Fatou, héroïne africaine du roman, s'éprend du spahi, mais sa tendresse est perçue par ce dernier comme « *minauderies de ouistiti amoureux* ». Quand elle examine un objet qu'elle ne connaît pas, une montre, le spahi lui trouve « *des mines curieuses de ouistiti qui aurait trouvé une boîte à musique* ». Ailleurs, ce sont des hommes qui sont décrits comme de « *grands gorilles noirs* », ou « *des démons noirs couverts de boue, bondissant en grimaçant de leurs dents blanches, comme des singes en fureur* ». Ou bien ce sont d'autres métaphores qui insistent sur l'impossibilité pour Loti de considérer ces Africains comme des humains à part entière. D'ailleurs, avant de céder aux charmes de Fatou, Jean Peyral s'interroge longuement : « *Bientôt il lui faudrait quelqu'un pour l'aider à passer son temps d'exil... Mais qui ?, Fatou-Gaye, peut-être?... Allons donc ! Quelle profanation de lui même... Jamais il ne pourrait descendre aussi bas.* » « *Oh, scandale, vivre avec une femme noire.* » Quand il se rend au premier rendez-vous avec Fatou, « *il lui semblait qu'il allait franchir un seuil fatal, signer avec cette race noire une sorte de pacte funeste* ». Pourtant, il naîtra un enfant de leur union, mais bien entendu, il ne saurait ressembler à sa mère, il est comme indemne de toute souillure. « *L'enfant n'avait pas voulu du sang de sa mère, il était tout entier de celui de Jean. Il était bronzé, mais blanc comme le spahi. Il avait ses grands yeux profonds, il était beau comme lui. Il tendait les mains et regardait en fronçant ses petits sourcils, avec une expression déjà grave – comme cherchant à comprendre ce qu'il était venu faire dans la vie, et comment son sang des Cévennes se trouvait mêlé à cette impure race noire.* » Quant à Fatou, elle contemple Jean et son fils

« avec adoration, par terre devant eux, comme un chien couché aux pieds de ses maîtres ». Ce ne sont là que quelques échantillons de l'imaginaire de Loti. Quand le spahi rejette la femme un peu plus tard et reprend sa liberté, il a l'impression de retrouver sa « dignité d'homme blanc souillée par cette chair noire »¹².

Ajoutons cependant que si le racisme est une idéologie du corps, fondée sur une représentation biologique de l'homme hantée par le thème de l'hérédité, il ne s'en exacerbe pas moins si les signes physiques manquent à son inventaire *a priori* de la conformation physique de l'Autre. Pour maintenir la discrimination, le raciste sait déployer des trésors d'imagination pour créer la visibilité. Ainsi sous le régime nazi, pour identifier les Juifs, les médecins procédaient à de savantes mesures anthropométriques du nez, du menton, du crâne, de la bouche, de la dentition. L'étoile jaune portée à la vue des passants pousse la logique à son terme puisque le raciste ne dispose pas de signes corporels manifestes susceptibles de singulariser la population, une marque extérieure y pourvoit en toute évidence. Le raciste aime cette évidence et cette simplicité du monde qui amène chaque individu à porter au cou l'étiquette de son appartenance comme dans un vaste herbier. D'où la remarque terrible de Édouard Drumont, dans *La France juive* (1886). Comme s'il craignait de perdre sa proie, il écrit : « Un monsieur Cohen qui va à la synagogue, qui observe les lois mosaïques est un être respectable, je ne lui en veux pas. J'en veux au Juif vague. »

12 – Léon Fanoudh-Siefer (*op. cit.*, p. 150) donne un sinistre florilège de l'assimilation métaphorique du Noir à l'animal, et notamment au singe, dans une série de romans ou de récits de voyage allant du tournant du siècle à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Images d'autant plus saisissantes qu'elles viennent tranquillement, comme chez Loti, chez des hommes qui n'affirment en rien un engagement raciste. Ce sont des hommes ordinaires reproduisant les préjugés courants de leur époque et ne heurtant pas leurs lecteurs.

Sur les perceptions des « Noirs » par les « Blancs », nous renvoyons notamment à William B. Cohen, *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs : 1530-1880*, Paris, Gallimard, 1981 et à Georges Fredrickson, *The Black Image in the White Mind*, New York, 1971.

David Le Breton

Université de Strasbourg II





Hara-Kiri, n° 146, novembre 1973